

## 23° DIMANCHE ORDINAIRE A 2014

L'unité des trois lectures caractérise la liturgie de ce 23° dimanche. Trois lectures qui nous parlent de la responsabilité que nous avons les uns envers les autres, personnellement ou en communauté. Cette responsabilité se révélant comme une dimension de l'amour. Pour nous parler de cette responsabilité commune, Jésus explique à ses disciples ce qu'est la vraie charité fraternelle.

La charité fraternelle est un don précieux. Elle est, d'après les Actes des Apôtres, le signe distinctif de l'Eglise. C'est en voyant l'amour dont s'aimaient les premiers chrétiens que juifs et païens, interloqués, se convertirent en nombre. La charité fraternelle, c'est l'arme absolue de l'Eglise. C'est ce qui lui est propre et la distingue de toute autre communauté ou institution humaine. Pourquoi ? Parce que cette charité provient en droite ligne d'un amour encore plus originaire : l'amour infini dont chacun de nous est aimé par le Père. Amour qui nous est manifesté par le don que le Père nous fait de son Fils. En effet, commente S. Paul, *Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, comment ne nous donnerait-il pas tout avec lui ?* C'est sur ce roc de l'amour infini dont Dieu nous aime, et que nous lui rendons tant bien que mal, que prospère et s'épanouit l'amour fraternel. S. Paul nous le rappelle dans la 2° lecture : *Tous les commandements se résument dans cette parole : tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Il y a là un test radical pour évaluer l'authenticité de notre foi : *Comment puis-je dire que j'aime Dieu que je ne vois pas si je n'aime pas mon frère que je vois* (1 Jn 4, 20).

Mais qu'est-ce au juste qu'aimer ? A défaut de répondre exhaustivement, l'évangile de ce jour indique un aspect essentiel de l'amour du prochain : il s'agit de ce qu'on appelle la *correction fraternelle*. C'est sans doute avec le pardon l'une des réalités que nous avons le plus de mal à vivre. Comment se fait-il en effet que nous ayons aujourd'hui tant de mal à reprendre telle ou telle personne, que par ailleurs nous aimons bien, lorsqu'elle s'égare sur des chemins qui à nos yeux ne conduisent nulle part ? Il y a bien sûr toutes sortes de raisons : ne pas savoir comment s'y prendre, ne pas savoir comment on sera reçu, craindre de faire empirer le mal en provoquant un conflit. Mais il y a surtout des raisons d'ordre spirituel : j'en vois trois au moins.

La première, la plus évidente, tient à notre propre condition de pécheur. C'est l'évangile de la paille et de la poutre (Mt 7, 1-5). Jésus nous y invite à ne pas juger nos frères et, familièrement dit, à balayer devant notre porte. Personne en effet ne peut se flatter d'être parvenu au but. S. Paul le dit dans un passage célèbre de la lettre aux Philippiens. Si nous n'avons pas à nous comporter en donneurs de leçons, nous pouvons au moins nous comporter en compagnons de route, sachant que nous sommes tous vulnérables. Fort sur un point, je puis être faible sur un autre et avoir besoin demain du frère que je reprends aujourd'hui. Mais cette vulnérabilité, que j'ai à reconnaître pour me situer en toute vérité devant Dieu et devant l'autre, ne doit pas m'inhiber au point de me contraindre au silence. « Un pécheur, s'il corrige avec humilité, ne pèche pas » dit S. Thomas d'Aquin. Et notre silence, dans ce domaine, ressemble parfois à de la compromission.

Le deuxième enjeu spirituel de notre évangile est de nous inviter à comprendre combien le péché est réellement un mal pour l'homme. Si je vais dénoncer le péché de mon frère, ce n'est pas par perfectionnisme pointilleux. C'est parce que j'ai la vive conscience que son comportement l'entraîne vers une impasse. Dans cette optique on comprend bien que la correction fraternelle soit une dimension de l'amour. C'est parce que j'aime mon frère que je veux lui éviter ce désagrément. Ezéchiel va même plus loin puisqu'il dit qu'il s'agit de le faire échapper à la mort. Pour cela il faut être soi-même ancré dans la vérité. *La vérité vous rendra libres* dit Jésus. Cette vérité, elle ne tombe pas du ciel : il faut la désirer et la rechercher au fond de sa conscience par la prière, par l'étude et aussi par l'exercice des vertus. Bien souvent nous invoquons la tolérance pour nous dispenser d'agir. J'ai bien peur qu'elle soit un masque commode pour dissimuler notre pusillanimité. La tolérance a tôt fait de se transformer en indifférence coupable : « C'est son affaire ; il est libre après tout ; à chacun sa vérité ; qu'il se débrouille avec sa conscience ». Pourvu, bien sûr, qu'il ne me gêne pas trop. Réflexions qui rappellent de très près le fameux *Suis-je le gardien de mon frère ?*

proféré par Caïn après le meurtre d'Abel son frère. Pour Ezéchiel, si j'ai la conviction fondée sur la foi que quelqu'un dérive et si je le laisse s'enliser, je ne suis pas un héros de la tolérance mais un meurtrier. Alors posons-nous la question : parmi les personnes qui nous entourent, combien attendent peut-être de nous ce premier pas, cette intrusion qui les aidera à sortir d'une situation qui de loin ou de près les meurtrit ?

Cela m'introduit au troisième défaut qui nous guette sur cette réalité. C'est l'excessif attachement à l'image que nous avons de nous-mêmes. Dire à quelqu'un ses quatre vérités, même avec douceur, c'est la plupart du temps provoquer un conflit. Or nous n'aimons pas les conflits. Car nous voulons être aimés, tout de suite, et à tout prix, même au prix de la vérité, même au prix du bien de celui que nous devrions reprendre. Et c'est vrai qu'il n'est guère plaisant de provoquer une explication : on n'en sort jamais indemne à court terme. Notre peur redouble si nous sommes chrétiens : on a eu tendance à confondre charité et laxisme. L'archétype du chrétien, ce serait quelqu'un qui promène un sourire angélique sur tous les comportements, même les plus saugrenus. Être chrétien, en fait, ne nous dispense pas de juger les actes et d'agir en faveur de ceux qui les posent. Un chrétien n'a pas à se faire aimer en démagogue mais il doit aimer *en actes et en vérité*. La mission de Jésus a provoqué une crise, une prise de position, un conflit, dont l'Eglise ne cessera tout au long de son histoire de porter les marques sanglantes. La correction fraternelle, motivée par l'amour, rencontrera la croix : c'est là qu'elle puisera sa fécondité. C'est là aussi qu'elle trouvera la force d'aller jusqu'au bout. Car s'il n'y a pas de limite pour le pardon (70 fois 7 fois), il n'y en a pas non plus dans la ferme sollicitude envers le prochain : quand Jésus *dit qu'il soit pour toi comme un publicain ou un païen*, il faut l'entendre non en homme de l'Ancien Testament, qui se détournerait, mais en disciple de celui qui précisément est venu pour eux, *pour sauver ce qui était perdu*.

Demandons au Seigneur, en ces jours de rentrée, la grâce du courage spirituel. Demandons-lui la force de l'Esprit Saint pour savoir reprendre avec douceur et bienveillance ceux qui nous sont confiés, parce qu'ils ont été placés auprès de nous comme des prochains.